

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

“Aime Dieu et



va ton chemin.”

Bulletin de l'Union-Allet

VOL. X.

MONTRÉAL, AVRIL 1883.

No. 4.

SOMMAIRE.

1. REVUE MENSUELLE DES INTERETS CATHOLIQUES.
2. COMBAT DE MONTE-ROTONDO.
3. PORTRAIT DU COMTE DE CHAMBORD.
4. POESIE.
5. LE SAINT JOUR DU DIMANCHE.
6. LE SOCIALISTE DOCTRINAL.

7. OU CHRÉTIENS OU PAIENS.
8. LA JEUNE ITALIE.
9. MORALITÉS.
10. VARIÉTÉS.
11. OFFICIEL.

Revue Mensuelle des Interets Catholiques.

Asie.—L'Asie est assurément la contrée la plus vénérable de l'univers : là fut caché le berceau du monde, là s'accomplit la miraculeuse vocation du peuple juif ; elle fut aussi comme le fond de théâtre de l'antiquité profane, la scène de l'Iliade, celle de Cyrus et d'Alexandre ; mais elle est surtout le sol fécondé par le sang du Sauveur, la patrie de ces générations innombrables de martyrs, d'anachorètes et de docteurs.

Aussi avons-nous vu sans surprise Léon XIII jeter un regard de paternelle et spéciale tendresse sur ces pays endormis dans le schisme, leur envoyer des missionnaires plus nombreux, et leur permettre de conserver précieusement leurs coutumes vénérables, leurs antiques liturgies.

Aujourd'hui, sous l'action du clergé arménien et de trois grands ordres religieux aidés du dévouement des Frères des Écoles Chrétiennes, l'heure de la miséricorde semble avoir sonné pour ces peuples privilégiés.

“En vain, nous écrit un des prélats les plus illustres, les schismatiques essayent de paralyser le mouvement, les conversions se multiplient partout. Les rapports des Croisés, avec la nation arménienne, ont laissé des germes d'affection et de dévouement envers l'église de Rome, et si le Patriarcat pouvait disposer des ressources nécessaires pour ouvrir de nouvelles stations, nos Ar-

“méliens d'un caractère si doux et si facile, rentreraient en foule dans l'union catholique.”

Mais il ne faut pas se le dissimuler : le protestantisme, à l'ombre du pavillon britannique, multiplie de son côté ses efforts, jette à pleine main son or et ses bibles ; aussi nos missionnaires poussent le cri d'alarme, et font chaque jour appel à la générosité de leurs frères d'Europe.

Donnons en passant un souvenir à Mgr Cluzel, ce prélat aux qualités si solides, aux vertus si aimables ; il eut en Perse l'influence dont jouissait autrefois, en Europe, son Père, saint Vincent de Paul, et sa mort fut un deuil public pour les musulmans eux-mêmes.

Nous arrivons dans l'Asie Centrale ; là encore nous rencontrons, avec des épreuves, de grandes consolations.

Le Japon continue à se montrer favorable à l'Église, les craintes des néophytes diminuant, les conversions augmentent.

En Corée, une ère de paix semble s'ouvrir. Après les troubles sanglants de Séoul, le même régent qui, en 1860, avait fait mettre à mort neuf missionnaires français et massacrer plusieurs milliers de chrétiens, vient d'être arrêté par ordre du gouvernement chinois, et conduit à Pékin, où il sera jugé.

Pendant ce temps Mgr Ridel, l'héroïque confesseur de la foi, recouvre peu à peu en Europe une santé ébranlée par de longs travaux, et salue de ses espérances le jour où, entouré d'apôtres plus nombreux, il rentrera dans sa mission pacifiée.

En Chine, les mandarins et les lettrés arrêtent et paralysent toujours le mouvement des conversions ; et des alertes, des persécutions partielles montrent parfois que la vieille haine contre le nom chrétien n'est pas encore éteinte.

Même situation dans le Thibet, où la jalousie des lamas menace à chaque instant de détruire nos stations.

L'Eglise du Tong-Kong ressent aujourd'hui le contre-coup de l'expédition militaire d'Hanoi ; les défiances s'accumulent contre nous, mais sans arrêter entièrement la marche brillante des conversions.

Dieu pourtant, qui aime à placer l'épreuve à côté des joies a décimé la station de Laos. Quatre missionnaires sont tombés successivement victimes du climat et de la fièvre.

Signalons les mêmes espérances de retour en Cochinchine. Malheureusement, dans la possession française, l'apostolat a été privé des ressources que le gouvernement colonial avait mises de tout temps à sa disposition, et ne compte plus aujourd'hui que sur la générosité des bienfaiteurs de la foi.

Dans les Indes enfin, l'œuvre de Dieu se poursuit sous l'impulsion de plusieurs familles religieuses. Partout les jalousies de caste disparaissent, l'instruction se développe, partout des écoles, des universités, luttent avec succès contre le protestantisme. Là aussi se vérifie la parole de l'apôtre : *Verbum currit*.

Afrique.—Nous abordons les plages autrefois-maudites. Après quatre mille ans, l'héritage de Cham est à la veille de n'être plus infidèle, et les annales de l'Eglise africaine interrompues pendant quatorze siècles, vont enfin se rouvrir. Partout la foi est prêchée, et le mystérieux continent, sillonné par les explorateurs, tressaillent à la voix des ministres du Christ.

La Tunisie si longtemps endormie, s'éveille à l'appel d'un nouveau Cyprien ; un grand séminaire fondé, un collège élevé en quelque mois, un hôpital commencé, plusieurs paroisses créées, de vastes et magnifiques projets poussés avec une rapidité prodigieuse, signalent la présence du cardinal archevêque d'Alger.

L'Egypte, elle aussi, a vu s'accomplir de grands événements. Malgré les désastres qui ont atteint plusieurs de nos établissements religieux, remarquons le respect dont les Arabes ont entouré nos missionnaires ; au milieu des vengeances d'un peuple en délire, la personne du prêtre a été protégée. Aussi, nous l'espérons, l'Egypte pacifiée verra se reproduire bientôt, mais dans un sens surnaturel, ces années de richesses célébrées par les dernières pages de la Génèse.

Pénétrons plus avant, et indignons d'une manière spéciale les missions dont les destinées semblaient incertaines.

Sans doute Mgr. Taurin n'est pas encore rentré chez les Gallas et n'a pu reconquérir les positions enlevées par l'empereur Atti Joannès ; mais il a plus de confiance que jamais, et de son exil à Harrar il nous écrit :

“ Grâce à Dieu nous sommes encore debout, et notre situation ne doit pas nous inspirer de trop grandes inquiétudes. Nous formons pour l'avenir des jeunes gens émigrés du Choa ; nous en avons neuf de quinze à trente ans. Si nous parvenons ainsi à nous procurer de bons catéchistes, dont quelques-uns plus tard deviendront prêtres, nous serons loin d'avoir perdu notre temps. ”

Sans doute, les Pères Jésuites du Zambèse, dans leur lutte contre le climat et les dispositions hostiles ou hésitantes des tribus, tombent un à un sur la route de l'apostolat ; mais le R. P. Depelchin regagne chaque jour le terrain perdu, avec un courage doublé par l'expérience.

Sans doute un moment de stupeur a suivi la mort de Mgr Comboni, le sympathique vicaire apostolique de l'Afrique centrale, tant il paraissait personnifier les destinées de l'Institut de Vérone ; mais un nouvel évêque, nommé récemment par le Saint-Siège, sera l'héritier et le continuateur de son œuvre.

Sans doute, le martyr a décimé les rangs des apôtres du Nyanza et du Tanganika, tandis que le R. P. Richard succombait dans le Sahara avec deux de ses frères ; mais un orphelinat dernièrement fondé à Tabora, de nouvelles caravanes apostoliques projetées, des établissements érigés, disent le zèle et l'ardeur de la jeune congrégation des missionnaires d'Alger.

Sans doute, Mgr Jolivet, au milieu de la guerre des Boërs contre les Anglais, a tremblé un moment pour sa chrétienté ; mais les vainqueurs ont rendu hommage au caractère du prélat, et ses missionnaires honorés continueront paisiblement à prêcher la bonne nouvelle.

Sans doute, à Madagascar, les Pères Jésuites combattent sans protection contre le protestantisme, soutenu par toutes les faveurs de la Souveraine ; mais cette lutte elle-même montre leur influence, et l'importance des résultats précédemment acquis.

Enfin, sur chaque point de l'Afrique, des missionnaires, appartenant à différentes congrégations, se lancent à la suite des explorateurs quand ils ne les précèdent pas.

Pendant que les Pères, des missions Africaines de Lyon se fortifient sur la Côte des Esclaves, et à la Côte-d'Or, et voient, à Abéokouta, leurs efforts couronnés de succès, les Pères du Saint-Esprit, en Sénégambie, à Sierra-Léoné, en Guinée, au Congo, dans la Cimbébasie, au Zanguebar, triomphent des difficultés suscitées par les sectes religieuses et par le climat ; dernièrement un des leurs, le R. P. Auguard remontait le Congo, rencontra à 600 kilomètres de la côte M. Stanley, et entra en communication avec M. de Brazza ; bientôt le vaillant religieux s'établira au cœur même de l'Afrique, à Stanley-Pool.

(Missions Catholiques).

Belles Paroles.

M. de Charette écrivait à une mère qui lui demandait des nouvelles de son fils tué à Patay : “ Madame, votre fils est tombé dans le Cœur de Jésus. ”

Combat de Monte-Rotondo.

(25 OCTOBRE 1867)

Après le combat de Mérola, le lieutenant-colonel de Charette, rappelé à Rome avec sa colonne et renvoyé de là à sa position centrale de Tivoli, avait laissé à Monte-Rotondo, sous le commandement du capitaine Costes, la 2^{me} et la 5^{me} compagnie de cette légion, la 4^{me} compagnie de carabiniers, un peloton de gendarmes, un peloton de dragons et une section d'artillerie avec deux pièces, un canon rayé et un obusier. Le tout formait 323 hommes. C'était bien peu pour résister à un ennemi nombreux et qui s'accroissait d'heure en heure, d'autant plus que Monte-Rotondo n'a point d'enceinte continue.

Le périmètre de cette ville, bâtie sur une colline isolée est de 1,500 mètres, dont six cents seulement défendues par une vieille muraille peu épaisse datant du quinzième siècle, n'ayant aucun ouvrage saillant et dans laquelle s'ouvre trois portes : les portes Romaines, du Palais ou Ducale et Canonique, qui ne sont flanquées d'aucun ouvrage et que dominent les maisons des faubourgs.

Le reste du périmètre est formé de maisons avec porte, et fenêtres ouvertes sur la campagne ou avec cours et jardins. De ce côté, la ville n'a donc d'autre défense que la pente rapide de la colline, qui forme une sorte d'escarpe aux maisons et aux jardins.

La configuration du sol et la situation de la ville sur une hauteur escarpée font donc la principale défensive de Monte-Rotondo. Derrière la porte Ducale se trouve, à l'endroit le plus élevé de la ville, le palais des princes de Piombino, immense bâtiment carré, solidement construit ayant trois étages, un donjon, une vaste cour intérieure et deux portes l'une s'ouvrant en face de la porte Ducale, l'autre donnant accès aux écuries par une ruelle étroite. C'était le quartier général et le réduit de la place. En somme, Monte-Rotondo n'eût pas été tenable si les assaillants avaient eu de l'artillerie ; et leur nombre suffisait, même sans artillerie, pour rendre la défense extrêmement difficile.

D'un autre côté, l'arrivée des secours demandés à Rome était fort incertaine.

Le général Kanzler ignorait les projets de Garibaldi, qui pouvait feindre une attaque sur Monte-Rotondo, pour y attirer toutes les troupes pontificales disponibles, et se précipiter ensuite avec le gros de ses troupes sur Rome dégarnie. Le prominstre pouvait d'autant moins affaiblir la garnison, que l'on signalait un mouvement tournant des garibaldiens vers Tivoli ; qu'il n'avait encore le 24, que de vagues indices sur les préparatifs faits dans la maison Aiani, et qu'un soulèvement pouvait éclater à chaque instant dans Rome ; qu'il redoutait enfin l'entrée toujours imminente des troupes italiennes sur le territoire de l'Eglise. Il envoya donc, le 24, au capitaine Costes l'ordre de tenir à outrance contre les garibaldiens quel que fût leur nombre, mais de se replier sur Rome sans combattre, si les troupes royales s'avançaient contre lui.

En même temps, le général faisait entrer à Rome des compagnies de chasseurs de la zone de Frosinoue et divers autres détachements disséminés sur des points secondaires.

La position des pontificaux à Monte-Rotondo était donc fort critique. Néanmoins le capitaine Costes prit ses dispositions pour repousser vigoureusement l'ennemi.

Le capitaine Fœderer remplissait les fonctions de commandant de place et avait comme adjudant le sous-lieutenant Ringard.

Le capitaine Costes distribua ses forces de la façon suivante :

Le lieutenant Crozes, avec la 2^e section de la 2^e compagnie de la légion devait défendre la porte Romaine. Le capitaine Carlhian, avec la 1^e section de cette compagnie occupaient la porte Canonique. Le sergent-major Cammaerts, qui remplaçait le lieutenant Echemaun, blessé à Nérola, gardaient la porte Ducale, avec la 2^e section de la 5^e compagnie, et quinze carabiniers commandés par le sergent-major Carozzi. Plus loin dans la partie ouverte se trouvaient : 1^o le caporal Banz avec douze carabiniers ; 2^o le sous-lieutenant Pool avec le reste de la 1^e section de carabiniers ; 3^o le caporal Godefroy de la 2^e compagnie de la légion avec quinze soldats de sa compagnie et six gendarmes ; 4^o le sous-lieutenant Lair avec la 1^{re} section de la 5^e compagnie, à l'auberge *del Vapore*.

De cette façon toute l'enceinte était gardée par des postes, qui se prêtaient mutuellement l'appui de leurs feux croisés, et il restait encore en réserve dans la cour du château une partie des carabiniers. Les dragons étaient placés au Municipale, les gendarmes dans le donjon du château, position dominante d'où ils dirigèrent pendant toute l'action le feu le plus meurtrier ; le canon était à la porte Ducale et l'obusier était à la porte Romaine.

Pendant toute la journée du 24, des renforts arrivèrent continuellement à Menotti, qui commandait les corps en vue de Monte-Rotondo. Fort heureusement sur l'ordre du général Kanzler, le capitaine Costes avait, le 22, fait détruire la voie ferrée à la frontière, par le lieutenant de Quatrebarges et ses artilleurs, appuyés par le sous-lieutenant Pool et quarante carabiniers. Cette sage précaution retarda l'arrivée des garibaldiens devant Monte-Rotondo et contribua, avec la résistance de cette place, à ralentir la marche de Garibaldi sur Rome, dans un moment où chaque heure gagnée ou perdue pouvait apporter le salut ou la ruine.

Les garibaldiens, restés immobiles à deux kilomètres de Monte-Rotondo pendant toute la journée du 24, purent opérer, vers le soir, un mouvement de retraite. Le Lieutenant Poccioni, qui commandait la gendarmerie, envoya aussitôt trois de ses hommes déguisés, dans trois directions différentes, pour observer les mouvements de l'ennemi et donner avis immédiat de ceux qu'il pourrait faire vers Monte-Rotondo. De crainte d'une surprise nocturne la garnison dormit toute habillée, le fusil au côté, de nombreuses sentinelles gardèrent tous les abords de la place. Ces précautions ne furent point inutiles, car les garibaldiens résolurent de tenter un coup de main sur la ville au lever du jour. Garibaldi s'était mis à leur tête et leur nombre s'était plus que doublé depuis la veille.

Le 25, vers cinq heures et demie du matin, les trois hommes envoyés en reconnaissance revinrent à peu près en même temps, annonçant que les garibaldiens marchaient en trois grosses colonnes sur Monte-Rotondo et l'investissaient de toutes parts.

Prévenus aussitôt, le capitaine Costes et les autres officiers prirent les dernières dispositions nécessaires à la défense.

Après avoir investi Monte-Rotondo, Garibaldi chargea son fils Menotti de l'attaquer avec 4000 hommes environ et resta avec le reste de ses forces (3000 hommes) à la station de Monte-Rotondo, pour couvrir le corps Menotti dans la direction de Rome. Il connaissait la faiblesse numérique de ses adversaires et ne doutait point d'un faible succès.

A six heures du matin, deux colonnes garibaldiennes, d'environ 600 hommes chacune attaquèrent l'une la porte Ducale et l'autre la porte Romaine. Le lieutenant Crozes, qui défendait ce dernier poste, avait disposé habilement

ses hommes dans un réduit surplombant la porte et dans les maisons voisines ; il en avait mis aussi quelques-uns à un saillant du mur d'enceinte, sous les ordres du sergent Beigneux, de façon à ce que leur feu pût battre les abords. Sans tirer un coup de fusil, il laissa s'approcher jusque contre la porte, la colonne ennemi, qui s'avançaient avec beaucoup d'entrain. Les garibaldiens, commençant déjà à attaquer la porte à coup de hache et de crosse lorsque, soudain, la fusillade éclata de toutes parts et presque à bout portant sur cette foule entassée.

L'effet en fut terrible et décisif : malgré les efforts de leurs officiers, les garibaldiens s'enfuirent en désordre, en laissant bon nombre des leurs sur le carreau. On parvint cependant à les rallier ; ils occupèrent quelques maisons du faubourg, commencèrent là une fusillade fort vive, mais heureusement fort inefficace. Ils coupèrent dans la route, à la hauteur de l'Eglise Saint-Roch, par une barricade construite au prix du sang de plusieurs des leurs, tombés sous le feu des pontificaux, qui parfaitement abrités, tiraient à l'aise et avec justesse. Le poste du sous-lieutenant Lair prêtait, par son feu, un appui efficace aux défenseurs de la porte.

Les garibaldiens ne réussirent pas mieux à la porte Ducale. Venant du couvent des capucins, situé à 1000 mètres de la porte, ils devaient s'approcher à découvert, et dès qu'il approchèrent de la porte, le détachement du sergent Cammaerts ouvrit contre eux un feu si meurtrier qu'ils battirent promptement en retraite vers le couvent.

Les troupes que commandait Garibaldi étaient pourtant bien supérieures aux bandes que l'on avait eues à combattre dans les premiers jours de la campagne. Formés en bataillons assez bien encadrés, que les documents garibaldiens portent au nombre de 22 ; composés, pour la moitié aux moins, de soldats de l'armée royale, dont beaucoup portaient encore le pantalon d'uniforme avec la chemise rouge ; armées des fusils de la garde nationale ; commandées par des officiers appartenant à l'armée ou ayant fait toutes les campagnes de Garibaldi, elles s'élevaient à un chiffre considérable, qu'il est difficile de fixer avec certitude, par suite du manque de documents authentiques, mais qui, de l'avis unanimes de tous les écrivains, qui se sont occupés de ces événements, dépassaient certainement 10,000 à la date du 25. Les deux tiers de ces forces étaient réunis devant Monte-Rotondo. Le reste, était en marche pour y arriver.

Si ces troupes de formation improvisée et toute récente, manquaient d'instruction, d'organisation, et surtout de cette cohésion, de cet esprit de corps qui font la force des armées, elles avaient du moins quelque habitude des armes, quelque connaissance des manœuvres et quelque discipline. Promptement découragées et même débandées, elles se reformaient promptement aussi à la voix d'officiers énergiques et déterminés, comme il en était plus d'un dans leurs rangs ; et, lorsqu'on croyait les avoir mis en déroute et s'en être débarrassé, elles revenaient au contraire, avec une ardeur nouvelle.

Cette fois, ce fut encore ce qui arriva. Deux officiers garibaldiens d'une grande bravoure, les colonels Mosto et Frigyesi rallièrent leurs hommes au couvent des capucins, les harangèrent, les reformèrent et les ramenèrent au feu, en les disposant en tirailleurs. Les garibaldiens, à découvert, perdaient beaucoup de monde, sous les coups des carabines Minié, sans parvenir à atteindre, avec leurs armes médiocres, aucun des pontificaux presque invisibles derrière les murailles. Pourtant ils continuaient bravement cette lutte inégale, lorsque le lieutenant de Quatrebarges sortit de la porte avec sa pièce rayée. Quelques coups de canon les délogèrent bientôt et dégagèrent de ce côté, les abords de la place.

Pendant ce temps, Menotti avait attaqué la porte Canonique et avait occupé le couvent de Sainte-Marie, qui la domine à une distance de 600 mètres. Cette position était gênante pour les défenseurs de la place, mais celle qu'occupaient les garibaldiens, à leur barricade de l'église Saint-Roch et dans les maisons du faubourg, était bien plus menaçante encore. C'est pourquoi le capitaine Costes ordonna au lieutenant de Quatrebarges, d'en déloger l'ennemi à coups de canon. Ce brave officier laissa le canon rayé au maréchal des loges Gregg, courut à la porte Canonique en sortit avec l'obusier. La pièce fut mise en batterie, sous le feu de l'ennemi, et le maréchal des loges Massei, qui la commandait avait déjà tiré sur la barricade deux coups parfaitement ajustés et reçut une blessure à la main, lorsque, au moment où il la pointait de nouveau, ce brave sous-officier fut atteint d'une balle à la tête, et tomba mourant dans les bras du capitaine Carlhian, qui protégeait avec ses hommes les artilleurs et leur pièce.

La mort de Massei eut les conséquences les plus fâcheuses pour la défense de la place ; les artilleurs envoyèrent le troisième obus sur le couvent d'où était parti le coup mortel, puis, dans la fureur que leur inspirait la perte de leur chef, ils rechargèrent la pièce si précipitamment et si maladroitement qu'il ne fut plus possible, ni d'enfoncer ni de retirer le projectile. Il ne restait donc qu'à rentrer l'obusier dans la place.

À la porte Ducale, le canon rayé continuait à tonner avec succès. Peu à peu les garibaldiens s'éloignèrent et, après trois heures de fusillade interrompue, il y eut une sorte de trêve tacite, pendant laquelle les garibaldiens purent venir sans armes ramasser leurs morts et leurs blessés, qui couvraient les abords des portes Romaine et Ducale, et parmi lesquels se trouvaient cinq officiers.

Cette première et infructueuse attaque dénotait évidemment plus de courage que de talent chez l'état-major garibaldien, car il avait porté ses efforts contre la partie la plus forte de la position, celle qui était protégée par une muraille continue.

(A continuer).

— — — — — PORTRAIT DU COMTE DE CHAMBORD.

Le Comte de Chambord est la plus belle tête de prince de l'Europe. Sa beauté physique n'est sur ses traits que le reflet de la beauté morale. La franchise, la loyauté, la bienveillance éclairent son regard. L'intelligence illumine son front. L'ensemble de sa figure représente cette harmonie et cette pureté de lignes dont le pinceau de Raphaël ou le ciseau de Phidias peuvent seuls reproduire le caractère et les effets. Tout en lui, l'expression des yeux, les tons du visage, l'accent de la voix, la cadence des gestes, les mouvements de la main décèlent cette virilité d'une âme saine qu'aucun souffle n'a desséchée, qu'aucun poison n'a altérée, qu'aucun vice n'a dégradée. Cette âme, on la voit, on la sent, on l'entend, et cette transparence est si lumineuse qu'il semble, en approchant d'elle, qu'on n'en soit séparé que par une glace sans tain. Ainsi s'explique l'espèce de fascination qu'exerce ce roi sans royaume sur tous ceux qui l'approchent. Sa tête est découronnée de son diadème, et cependant il y a sur le front une sorte de rayonnement qui n'est que l'échappement de la vie intérieure dans la vie physique. Ce qui frappe en lui au premier aspect, ce n'est ni la perfection des traits, ni la finesse des lignes, ni l'harmonie des proportions, ni rien de ce qui constitue la beauté matérielle. Non ! c'est la sympathie rehaussée par la majesté ; en un mot, quelque chose qui vous reporte à la grandeur de Louis XIV et à la beauté de Henri IV.

A. DE LA GUÉRONNIÈRE.

A. S. S. Leon XIII (1)

Tu es Petrus !

Au pied de l'arbre saint, germé sur le calvaire,
Apôtre du salut et de la liberté,
Pierre, l'humble pêcheur que le martyr éclaire,
Va conquérir le monde au Dieu de vérité.

Choissant, pour fonder l'impérissable chaire,
La ville des Césars, jeune d'éternité,
Sur la colline d'or, le jeune missionnaire
Baptise de son sang l'auguste Papauté.

Quelle grandeur humaine apparaît dans l'histoire,
Plus riche de bienfaits et de féconde gloire ?
Vingt siècle ont prouvé sa divine valeur ;

Elle porte à son front l'auréole infinie,
La splendeur des vertus, le nimbe du génie,
La majesté du trône et celle du malheur.

Le 22 Février 1880.

Le saint jour du dimanche.

LE Puits MAUDIT !

(LÉGENDE.)

J'étais descendu à Joinville-sur-Marne pour jeter un coup d'œil sur les dernières ruines du château qui abrita tant d'illustres seigneurs et pour admirer son église si belle avec son clocher si bien élané qui porte la croix jusqu'aux nues. Je quittais cette petite ville marquée à l'effigie du sire de Joinville, emportant avec moi une réelle tristesse ; j'avais remarqué en effet que cette grande figure de croisé, d'historien et de chrétien était méconnue dans ce Joinville qu'il avait tant aimé et que les sentiments de ce grand patriote n'étaient plus partagés par la masse de la population.

En cheminant sur la route qui conduit de Joinville à Nancy, je vis, accrochés aux rochers qui bordent la route à gauche, quelques pans d'un vieux castel, planté là sans doute pour dominer la vallée et pour défier les plus vaillants d'autrefois.

Sur le versant de cette montagne on distingue çà et là quelques plants de buis et de genévrier : du reste l'aridité y règne en maîtresse et repousse la vue qui voudrait s'y reposer. C'est un contraste pénible avec la fécondité de la vallée, avec le manteau de verdure qui couvre la plaine de petites montagnes du côté opposé. Nous étions au mois de mai et les arbres en fleurs paraissaient aux yeux émerveillés, comme des gerbes de lis attachés à un manteau. Je faisais le chemin sans m'en apercevoir. Je venais de contourner le contrefort avancé de la montagne, quand mes regards s'arrêtèrent sur une colonne de brouillard qui sortait en spirale d'un terrain marécageux et enclos d'une haie antique et que la main de l'homme n'avait jamais travaillé depuis sa plantation. Instinctivement je dirigeai mes pas vers cet endroit : là, tout me paraissait singulier, le brouillard, la vieille haie, l'isolement du lieu. Je voyais pour moi le moyen de me reposer des fatigues du voyage et la facilité de rompre le pain du pèlerin sur les bords d'une source, que mon imagination me représentait s'échappant de cette montagne crevassée et coulant limpide et bienfaisante.

Tout à coup j'entendis une voix d'enfant qui disait : " Oh ! Monsieur, n'avancez pas, c'est le puits maudit ! sauvez-vous bien vite, l'orage va éclater ! " — Pendant

qu'elle parlait, l'enfant courait à toutes jambes et regagnait un village dont le nom m'échappe. Ce village est coquettement bâti sur le flanc d'un beau coteau de vignes et son clocher nouvellement reconstruit donne un air de fête à toute cette nature, que j'admiraient tout à l'heure si vivante et si parfumée des senteurs du printemps. — Sans raisonner, ayant foi dans les paroles que j'avais entendues, car un enfant ne peut mentir, je revins sur mes pas. — Où était l'orage annoncé ? au-dessus et autour de moi, nul indice ; à part l'accablement qui apesantissait tous mes membres, je pus croire à un rêve. J'avais à peine jeté un regard scrutateur sur l'horizon que l'extrémité d'un gros nuage, informe, noir, débouchait menaçant au-dessus des rochers arides qui longeaient la route que je venais de parcourir. — C'était l'orage ; la colonne de brouillard était plus épaisse, et semblait sortir avec de sourds gémissements. — Le vent s'éleva bientôt, un vent violent ; sous ce souffle puissant de l'orage les arbres se tordaient en gémissant, et leurs feuilles tout à l'heure le plus bel ornement de leurs cimes, maintenant arrachées violemment à leur repos, couraient affolés dans les airs au milieu des tourbillons d'une poussière fatigante au voyageur.

J'étais surpris, sans autre abri que les roches voisines ; un coup de vent vint fort à propos m'enlever toute hésitation en me jetant essoufflé et presque tremblant sous ces monceaux de pierres aculés là depuis des siècles. Il était temps. — Le nuage rasait le plateau de la montagne : il sembla s'arrêter dans sa course et prendre ses précautions pour faire tomber toutes ses colères sur les ruines du vieux manoir. — Blotti dans mon coin, j'allais réfléchir sur les inconvénients des voyages à pied, quand un sillon de feu sorti des flancs de l'orage avec un bruit formidable, vint s'engouffrer dans le puits maudit. J'étais à quelques pas, recommandant à Dieu mon âme et tout ce que j'avais de plus cher au monde. Instantanément la colonne se dispersa et je pus entrevoir le gouffre béant, d'où s'échappait une odeur de soufre qui suffoquait. Cependant le tonnerre grondait toujours ou plutôt éclatait avec des transports de rage qui jetaient l'inquiétude et l'effroi dans mon âme : il me semblait que la montagne tremblait sur ses bases, et au-dessus de ma tête, des roches, tourmentées par l'orage, se précipitaient les unes sur les autres et roulaient avec un bruit d'enfer dans le puits maudit. Franchement la position n'était plus tenable, et sous le coup des émotions qui m'envahissaient sans trêve ni merci je quittai ce lieu maudit en me rappelant les paroles de l'enfant : "*Sauvez-vous bien vite !*"

Une scène autrement effrayante m'attendait sur la route. Du nuage enflammé sortait sans cesse comme une épée flamboyante qui frappait à coups redoublés sur les vieux pans de murs du castel ruiné ; ils chancelaient, puis s'écroulaient et leurs pierres calcinées par le feu du ciel allaient se perdre dans le Puits maudit.

Enfin le vent cessa, le tonnerre se tut, la foudre envoya ses dernières fusées dans le gouffre et le nuage redevenu blanc alla se fondre en pluie sur les bois qui dominaient un peu plus loin la chaîne de montagnes.

En résumé, je venais d'assister au drame toujours solennel d'un orage. En cela rien d'extraordinaire, que les péripéties singulières et que l'on serait tenté d'appeler capricieuses, de l'électricité. Mais la colonne de brouillards ; mais la petite fille qui me jeta, en se sauvant, des paroles pleines d'effroi ; mais ce gouffre et cette antique maison sur lesquels l'orage avait semblé s'acharner tout à l'heure, tout cela me faisait rêver au pays des légendes, j'entrevois anguille sous roche et ma curiosité fut piquée au vif.

Sans plus tarder, je dirigeai mes pas vers le village que j'avais entrevu avant l'orage. Le jour baissait, les derniers rayons du soleil couchant enflammaient l'horizon,

(1) Ce sonnet a été adressé le 22 février 1880 à Léon XIII par le Triboulet on même temps que ce journal remettait au Pape une offrande de plus de 14,000 fr. montant d'une souscription ouverte dans ses bureaux.

les cloches en volée rappelaient aux fidèles le mystère de l'Incarnation et invitaient les paroissiens à venir visiter la Vierge très pure et le refuge des pécheurs : je pressai le pas.

Sur la route, plantée sur un tertre, s'élevait une croix de fer rongée par le temps. Une inscription en lettres gothiques portait ces mots presque indéchiffrables : "Passant, pleure sur Jean, seigneur de ce lieu : prie pour dame Marie de la Grange, son épouse, morte victime de la Réparation !"

Après les premiers frais d'installation à l'auberge du village, j'allai aussitôt aux informations sur Jean, seigneur de ce lieu.

En deux mots, voici ce que j'appris de plus précis, et ce que la tradition répète aux générations qui se succèdent.

Jamais la terre ne porta un être plus dégradé que Jean de Garmentran. Mais ce qui le voua surtout à l'exécration de tous les honnêtes gens de la contrée, c'est son mépris de toutes les traditions chrétiennes, c'est sa haine de Dieu. Il trouva le moyen de faire éclater cette haine, en construisant le château fort dont on n'aperçoit plus aujourd'hui que les ruines. Le dimanche, quand les cloches appelaient les fidèles au service divin, Jean sonnait du cor et rassemblait ses gens pour les conduire avec grand tapage aux carrières et aux forêts voisines. Nul n'osait résister aux ordres sacrilèges du puissant seigneur. Mille bras, le dimanche, étaient occupés à extraire les lourdes pierres, à abattre les robustes chênes, à scier, à tailler, à polir, à élever la forteresse qui devait être la gloire et la terreur de toute la région.

Ni les avis, ni les prières, ni les larmes de la châtelaine ne purent calmer la haine furieuse de son seigneur et maître.

Le château et les donjons cependant élevaient orgueilleusement leur masse imposante sur la cime de la montagne aride. Jean menait joyeuse vie et riait grossièrement de la foi de son épouse et des paysans de la contrée.

Dieu et sa justice semblaient dormir quand Jean triomphait. Le bonheur inespéré du châtelain était devenu le scandale de la foule... Mais voici que soudain la voix de Dieu se fit entendre, terrible, éclatante. Si Dieu est patient, sa justice veille toujours.

Une nuit, nuit de sanglots, nuit d'horreur, nuit d'épouvantable et éternel souvenir, des vents sinistres et violents amenèrent de toutes les parties du monde, sur la forteresse imprenable, des nuages enflammés d'ou s'échappaient avec un fracas infernal la grêle, le tonnerre et la foudre vengeresse. Six heures durant, six siècles d'angoisses pour les habitants du château, l'orage ne cessa de s'acharner contre la maison maudite. Enfin, sous les coups sans cesse renouvelés de la foudre et du tonnerre, la terre s'entrouvrit, le château fut ébranlé sur ses bases ; des cris de désespoir furent un instant entendus ; puis les murs renversés, les pierres poussées par une main invisible roulèrent précipitamment dans l'énorme crevasse qu'on appelle aujourd'hui le *Puits maudit* !

La justice de Dieu venait de passer... Les vents s'apaisèrent, les nuages se dispersèrent, l'orage s'enfuit, la nuit retrouva son silence et Dieu était vengé.

Le lendemain les paysans apprirent avec un effroi indicible les événements que nous venons de raconter. A la place de la puissante forteresse, il n'y avait plus que des ruines. Jamais depuis lors on ne put savoir comment périrent Jean de Carmentran, dame Marie de la Grange, son épouse, et tout le personnel des serviteurs.

Que Dieu ait pitié de leurs âmes !

Quand, dans les jours d'été, l'orage passe sur ces contrées, il s'arrête sûrement sur l'emplacement de la forteresse ; il ouvre ses flancs sur ce lieu de terreur et la foudre éclate toujours sur le puits maudit.

J'ai fini, amis lecteurs, de raconter ma légende. Mais comprenez bien que le travail du dimanche n'est *jamais béni* ; que les familles qui profanent le saint jour du dimanche sont *toujours maudites*.

D'ailleurs, l'homme a besoin que son corps ait un jour de repos sur sept ; le travail continu de l'esprit ou du corps altère nos organes et détruit l'équilibre de notre constitution. Les populations qui n'observent pas le dimanche dépérissent ; les hommes s'y courbent sous le poids d'infirmités venues avant le temps ; mais dans les pays religieux, qui respectent le jour du Seigneur, on voit les pères de famille, le front haut et couronné de cheveux blancs, conduire au travail leurs enfants et leurs petits-enfants.

Les animaux domestiques subissent la même loi : faites travailler un cheval pendant quatorze jours de suite autant que le permettront ses forces, ou bien accordez-lui au bout des six premiers jours de travail un jour de repos, puis, après les six autres jours de travail, encore un autre jour de repos, et vous reconnaîtrez qu'il aura plus travaillé, et travaillé avec plus de vigueur, pendant les quatorze jours où se trouvent les deux jours de repos, que pendant les quatorze journées de labeurs continus.

FRANCK DE BONNEFOY.

LE SOCIALISME DOCTRINAL.

BELLES PENSÉES.

L'erreur la plus funeste du socialisme radical, la voici : "Le bien, le souverain bien, le bonheur final n'est pas dans le ciel, il est sur la terre."

"Par delà ! par delà ! oui, par delà la terre nous aspirons ; oui, par delà le temps, nous cherchons ce qui n'est ni de la terre, ni du temps. Ah ! donnez-nous la terre, encore la terre, un million de fois la terre ; ce ne sera jamais assez ! Donnez-nous le temps, encore le temps, un million de fois le temps ; ce ne sera jamais assez : à nos aspirations, il faut l'invisible, l'éternel, l'infini."

"Non, non, j'en jure par vous-mêmes, s'écrie le P. Félix, dans notre paradis sur la terre il n'y a plus d'immortalité, plus de ciel, plus de Dieu. Et, avec cela, vous parlez de me grandir, de m'élever ? Ah ! je ne vous comprends plus. Sans ciel, je descends à terre ; sans immortalité, je m'enferme dans le temps ; sans Dieu, je me rabats sur moi-même, et je m'épouvante de ce triple abaissement où je me sens tombé."

"Mais, ajoute l'orateur, sachez-le bien, le peuple, qui ne veut pas d'enfer dans l'autre monde, en veut bien moins dans ce monde encore. Donc, si nous ne lui restituons pas l'espérance d'un céleste paradis, pour s'en faire un ici-bas, il remuera la terre, il bouleversera, il détruira. Ce sera la plus sanglante tragédie qui se soit jamais jouée sur la terre."

"En face de ce fléau du XIX^e siècle qu'on nomme le socialisme, rien n'importe plus que la question d'origine, et la présence d'un tel phénomène appelle nécessairement la recherche de ses causes."

"Le socialisme sort de l'abîme ouvert par la chute originelle, comme certains fleuves sortent des profondeurs ouvertes par des secousses terrestres ; et il coule à travers les siècles par ces trois grandes déviations de l'égoïsme humain : la triple passion immodérée de l'indépendance, de la possession et de la jouissance. En trois mots, le socialisme, dans son fond immortel, est l'égoïsme, le monstrueux égoïsme ; l'égoïsme qui dit : Je commanderai ; l'égoïsme qui dit : Je posséderai ; l'égoïsme qui dit : Je jouirai."

LE R. P. FÉLIX.

Du socialisme doctrinal.

OU CHRÉTIENS OU PAÏENS.

Chaque jour en ouvrant les journaux, on en trouve les colonnes remplies par le récit de toutes sortes de crimes : régicides, parricides, infanticides, assassinats, vols à main armée, incendies, suicides, sans compter l'innombrable série d'offenses à la pudeur et au mœurs. Il est douteux que les journaux qui se publiaient sous Sardanaple ou sous Néron, aient raconté des forfaits aussi multipliés et aussi abominables.

Il ne sert donc de rien de vivre dans un siècle et dans un pays chrétiens ? Ce progrès moral dont on fait honneur à l'Évangile n'est donc qu'un vain mot ? Malgré ses dehors civilisés, l'homme est donc toujours la même brute.

Telles sont les questions qui se présentent à l'esprit. Il faut l'entendre.

Le Fils de Dieu est apparu aux hommes plein de grâces et de vérité, et il leur a laissé son testament et son Église.

Par cet événement, les siècles postérieurs à Jésus-Christ ont été différenciés profondément des siècles qui lui sont antérieurs.

Désormais, la voie, la vérité et la vie sont à la portée de tout homme de quelque bonne volonté. Le paysan le plus illettré, s'il veut apprendre le catéchisme le plus élémentaire, en sait cent fois plus que n'en surent les Pythagore, les Socrate, les Platon et les Sénèque. Pour fortifier sa volonté et garder la pureté de son cœur, ce même illettré aura dans les sacrements des remèdes, des dictames inconnus aux sages et aux vertueuses de l'antiquité.

Voilà qui est très certain, mais voici qui ne l'est pas moins.

La venue de Jésus-Christ, considérée comme simple fait historique, n'a pas plus changé la constitution morale de l'homme que sa constitution physique. Son intelligence est toujours sujette à l'ignorance, à l'erreur, aux préjugés ; son cœur a continué d'être un sol où les vices et les passions croissent spontanément. Il en résulte que l'homme qui, après Jésus-Christ, rejette le dogme chrétien, la loi chrétienne, les sacrements chrétiens, est capable des mêmes erreurs, des mêmes folies, des mêmes crimes, des mêmes abominations que les païens les plus ignorants et les plus corrompus.

La méconnaissance de cette vérité est l'erreur capitale de nos législateurs. Elle seule peut expliquer leurs lois antichrétiennes.

Ils s'imaginent que la foi à Dieu, à son Christ et à son Église disparue de la terre en général et de la France en particulier, rien d'essentiel n'y sera changé. L'individu, la famille, l'État, la société garderont la somme de vérité et de moralité qu'ils possèdent aujourd'hui. Non seulement la civilisation ne perdra rien, mais elle ira augmentant et se perfectionnant. Ils rêvent en un mot des libres penseurs, des athées, des matérialistes justes, chastes, dévoués, charitables. C'est rêver des fruits sans un arbre qui les porte. C'est rêver l'impossible.

Si entre le christianisme et le paganisme on peut à la rigueur concevoir un juste milieu, nommé la sagesse humaine, où se tiendront quelque nature d'élite, ce juste milieu ne sera pas pour la masse. En cessant d'être chrétien, le monde reviendra païen, et en retournant au paganisme il retournera fatalement à ses pompes et à ses œuvres, à ses crimes et à sa corruption.

Il n'est pas rare de voir à Paris et dans quelques grandes villes des enfants élevés systématiquement sans baptême, sans instruction religieuse, sans première communion,

sans mariage chrétien. Je voudrais d'abord qu'on donnât à ces malheureux le nom qui leur appartient. Ce ne sont ni des libres-penseurs, ni des matérialistes, ni des athées ; ce sont des païens. Je souhaiterais ensuite que des moralistes dignes de ce nom, étudiassent les faits et gestes de ces hommes dans leur vie publique et leur vie privée : ou je me trompe fort ou ils constateraient que ces païens de nom, sont païens par leurs mœurs et leur conduite. Il y aurait quelques exceptions, mais peu nombreuses, et confirmant la règle : ou chrétiens ou païens.

JEAN GRANGE.

LA JEUNE ITALIE.

Parmi les partis qui divisent aujourd'hui le royaume d'Italie, aucun n'est plus dangereux pour les catholiques que celui qu'on désigne sous le nom de *Jeune Italie*. C'est le parti révolutionnaire par excellence, il est une fraction du parti unitariste-républicain qui veut l'unité de l'Italie sous la forme républicaine.

L'œuvre de la *Jeune Italie* dans la péninsule italienne est celle que font les communistes en France, les socialistes en Allemagne et les nihilistes en Russie.

Il a revêtu une forme patriotique, son déguisement est l'unité de l'Italie ; par ce moyen, il a captivé la jeunesse et est devenu un ennemi puissant que le pape et le roi doivent redouter.

On ne saurait mieux voir le but où tend ce parti qui est constitué en société secrète, qu'en lisant quelques-uns des articles de sa constitution :

" Art. 1.—La société est instituée pour la destruction indispensable de tous les gouvernements de la Péninsule, et pour former un seul État de l'Italie sous la forme républicaine.

" Art. 2.—En raison des maux dérivant du régime absolu, et ceux plus grands encore des monarchies constitutionnelles, nous devons réunir tous nos efforts pour constituer une république une et indivisible.

" Art. 30.—Les membres qui n'obéiront pas aux ordres de la société secrète et ceux qui en dévoileront les mystères, seront poignardés sans rémission.

" Art. 31.—Le tribunal secret prononcera la sentence, en désignant un ou deux affiliés pour son exécution immédiate.

" Art. 32.—L'affidé qui refusera d'exécuter la sentence prononcée, sera reconnu parjure et comme tel mis à mort sur le champ."

" Art. 33.—Si la victime condamnée parvient à s'échapper, elle sera poursuivie sans relâche, en tout lieu, et le coupable sera frappé par une main invisible, se fût-il réfugié sur le sein de sa mère ou dans le tabernacle du Christ.

" Art. 34.—Chaque tribunal secret sera compétent, non-seulement pour juger les adeptes coupables, mais encore pour faire mettre à mort toutes les personnes qu'il aura vouées à la mort."

Voilà comment se fait l'unité italienne.

Le meurtre, le sacrilège, le régicide en sont les moyens. Et la maison de Savoie a été l'instrument de ces monstres ! L'on voit quelquefois les dynasties comme les individus se suicider au milieu du délire.

HENRI.

Moralités.

Une anecdote sur Pie IX.—Pie IX s'était arrêté en 1867 à Alatrie. Tout à coup, une femme portant sur la tête un panier recouvert, entre au palais où demeurait le Pontife. Elle avance dans les appartements, mais elle est arrêtée et reconduite à la porte. Aussitôt elle commence à crier, disant qu'elle veut parler au Pape, et dans ce dessein elle cherche de nouveau à pénétrer vers lui. Le Saint Père entendant le bruit, s'informe et donne ordre qu'on laisse venir la visiteuse. Celle-ci, toujours son panier sur la tête, passe alors fièrement et déposant son fardeau au pied de Sa Sainteté avec une véritable assurance et une franche naïveté : "Tenez Saint-Père, je vous apporte quatre jambons, vous les mangerez car ils sont bons allez !"

Le Pape déclinait le présent et voulait que la femme les gardât pour sa famille. "Mais si vous ne le prenez pas c'est que mon mari se fûchera."

—Où est votre mari ?

—Au bas de l'escalier.

Le Saint-Père demande à voir le mari, qui se jette à ses pieds, colle ses lèvres sur la mule du Pape et ne bouge plus. Sa Sainteté le prie de se relever : rien. Bref il lève enfin la tête, et à la question qui lui est adressée, il répond qu'il est pauvre, mais qu'il a néanmoins de quoi vivre. "Je voudrais bien vous donner un chapelet, quelques médailles ; mais en ce moment je n'en ai pas !", dit le Pontife.—Allons donc ! pas tant d'affaires. Est-ce que je suis venu porter ces jambons pour avoir un cadeau ?—Eh bien en échange de la médaille, prenez ceci." Et le Pape lui tendait un rouleau de cinquante écus d'or. "Saint-Père si c'est de l'argent, je ne le prends point c'est inutile, j'aimerais mieux rapporter mes jambons. Il ne faut pas qu'on dise que je vous les ai vendus. Ah ! la madone m'en garde !" Le Saint-Père sourit. "Mon bon fils, écoutez ma proposition. Achetez avec cet argent un ou deux porcs ; engraissez-les et l'année prochaine, quand vous aurez fait le jambon nouveau, portez-le-moi à Rome, je le recevrai comme mien.—Parfait, Saint-Père ! répond le mari. Bien à vous et au revoir l'année prochaine." Et là-dessus il repartit avec sa femme enchantée comme lui de ce dénouement. Les quatre jambons furent envoyés à une famille pauvre. L'aventure a égayé et charmé toute la ville.

Beau trait de l'empereur Nicolas à propos d'un duel.—Un jour un de ses aides de camp entre chez lui tout ému et se jetant à ses pieds :

—Sire, s'écrie-t-il, je supplie Votre Majesté de daigner m'accorder une grâce...

—Parle.

—Permettez-moi de me battre en duel.

—Jamais ! répondit l'empereur.

Nicolas avait les duels en horreur.

A ses yeux tout le sang qui n'était pas versé en Russie pour son service ou pour celui du pays, était criminellement versé et il punissait le coupable des peines les plus sévères.

—Sire, je suis déshonoré ! il faut que je me batte.

—Que veux-tu dire ?

—J'ai été frappé au visage.

—Ah ! dit l'empereur, en fronçant le sourcil... —Et bien non, je ne puis te permettre de te battre en duel. Mais viens... viens avec moi."

"Et le prenant par le bras, il le conduisit devant la cour rassemblée et l'embrassa, en présence de tous sur la joue, soufflée."

"—Va maintenant, lui dit-il, et reprend ta tranquillité d'esprit, ton front est lavé !"

Une feuille du noisetier de la Bienheureuse Marguerite-Marie.—Il existe dans l'enclos de la Visitation de Pary un berceau de noisetier célèbre par ses souvenirs. C'est là que le divin Sauveur s'est montré à la Bienheureuse Marguerite-Marie pendant sa retraite de profession, et lui a révélé, sur le mystère de sa Croix d'ineffables secrets de douleur et d'amour.

Ce bosquet, conservé depuis avec un pieux respect, a reçu le privilège d'une longévité qui paraît être une bénédiction du Ciel. De ses antiques racines s'élevaient de nombreux jets qui se couvrent chaque année d'un feuillage réclamé souvent des pèlerins par un sentiment de dévotion. Une des feuilles de ce printemps a donné lieu à la petite anecdote suivante :

Au moment où une personne qui s'en était procurée allait partager son léger trésor avec une amie religieuse, elle rencontre une pauvre fille souffrant horriblement d'un panaris au pouce : toute la main était malade ; il n'y avait plus de sommeil, ni de repos possibles. Touchée de compassion, la religieuse lui dit : "Prenez ces feuilles, et priez la Bienheureuse de vous obtenir du soulagement "elle a guéri beaucoup de malades." Ceci se passait le jeudi soir.

Le samedi matin de la même semaine, la pauvre jeune fille revint montrer sa main parfaitement guérie ; panaris et enflures, tout avait disparu : "Vous m'avez donné le meilleur remède, dit-elle à la "Sœur M. J. à présent je puis travailler et dormir, je vais très-bien. "Jamais je n'oublierai la Bienheureuse Marguerite-Marie ; c'est elle "qui m'a guéri."

VARIETES.

LE CHANT DU ROSSIGNOL.

La *Mosaïque* donne l'histoire des différents essais qui ont été faits pour noter et traduire le chant des oiseaux. Le P. Kircher a traité la question dans un chapitre de sa phonurgie. En 1787 le journal les *Affiches de Senlis* publiait cette reproduction phonique du chant du rossignol :

Tiùu, tiùu, tiùu, tiùu,
Lpé tiùu zqua ;
Quorror pipu
Tio, tio, tio, tio, tix ;
Qutio, qutio, qutio, qutio,
Zquo, zquo, zquo, zquo,
Zi, zi, zi, zi, zi, zi, zi,
Quorror, tiùu zqua pipiqui.

Le journaliste français remarque qu'on obtient le plus curieux résultat, si l'on fait lire ces paroles par une femme qui ait la voix douce et harmonieuse et qui se conforme à la prononciation italienne différente de la nôtre.

Plus tard, Dupont de Nemours, hasarde de ce même chant la traduction suivante en langage humain :

CHANT DU ROSSIGNOL PENDANT LA COUVÉE.

Dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Amie, amie
Si belle et si chérie.
Dors en aimant,
Dors en couvant,
Ma belle amie,
Nos jolis enfants ;
Nos jolis, jolis, jolis, jolis, jolis,
Si jolis, jolis, jolis, jolis
Petits enfants.

(Un petit silence.)

Mon amie,
Ma belle amie,
A l'amour,
A l'amour ils doivent la vie,
A tes soins ils devront le jour.
Dors, dors, dors, dors, dors ma douce amie,
Auprès de toi veille l'amour,
L'amour,
Auprès de toi veille l'amour,

Tel est dit le traducteur, le fond et l'esprit de la chanson qui, selon la sensibilité de l'âme du chanteur est sujette à beaucoup de variations, car il ne faut pas croire que tous les individus chantent exactement les mêmes couplets, qu'il ne faut pas croire qu'ils fassent précisément les mêmes actions. Ils ont le même sentiment et le manifestent d'une manière qui n'est pas sans analogie, voilà tout.

Bien qu'ils appartiennent au domaine de la pure fantaisie, ces divers essais sont curieux et ne manquent pas de charme.

OFFICIEL.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

La réunion annuelle des anciens Zouaves Pontificaux aura lieu cette année à Joliette ; nous donnerons plus amples détails de l'organisation dans notre prochain numéro.

Naiissance.

A Montréal, le 14 de Mars dernier, E. Branchaud, Ecr., Ex-caporal aux Zouaves Pontificaux, et devenu père d'un fils.